

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 6 (1909)
Heft: 11

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Ch. BRÉTAGNE, à Lausanne.

SIXIÈME ANNÉE

N° 11.

NOVEMBRE 1909

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Les nouveaux statuts de la Société romande d'apiculture ayant été votés par l'assemblée générale du printemps à Delémont, les sections sont priées de nommer sans tarder leurs délégués et d'en aviser le président.

L'art. 9 dit : « Chaque société jusqu'à 50 membres a droit à un délégué. Les sociétés dont l'effectif dépasse ce chiffre ont droit à un délégué pour chaque nouvelle cinquantaine de membres ou fraction de cinquante. »

Art. 10 : « Les délégués doivent être choisis en dehors du comité de la Romande, et ne peuvent représenter qu'une société. »

Le Président.

M. Ed. Bertrand, à Nyon, met gratis à la disposition de ses collègues de la Société romande, les volumes restant disponibles de la « Revue internationale ». Les années 1879 à 1886, 1896 et 1901 manquent ou sont incomplètes.

Les demandes devront lui être adressées d'ici au 15 novembre et être accompagnées du montant en timbres du port des volumes, soit fr. 0,25 pour un à 5 volumes; fr. 0,40 pour 6 à 10 volumes; fr. 0,70 pour 11 à 15 volumes.

Les demandes seront servies dans l'ordre de leur réception jusqu'à épuisement.

NOVEMBRE

Gris, sombre, maussade et froid ont été les mots d'ordre du printemps et de l'été de cette année et l'automne continue la tradition de ses précédents. D'épais brouillards se traînent dans la plaine, le soleil se fait de plus en plus rare, dans la campagne déserte quelques pauvres et chétives fleurs solitaires font pitié ; surprises par le froid, elles penchent tristement la tête ; la forêt, par un dernier et suprême effort, avant de se dépouiller, se pare encore des nuances les plus suaves, faible reflet de la parure magnifique du printemps ! Mais hélas, pauvre feuillage, toute cette splendeur n'est que le prélude de ta mort ; le premier coup de vent te fera tomber et te dispersera.

Fuyant l'air glacé, nos abeilles se sont retirées dans leurs quartiers d'hiver ; là, dans leurs greniers abondamment pourvus, la mère s'entoure de ses enfants les plus jeunes, tandis que les aînés se groupent en dehors, formant ainsi un manteau chaud autour de celles qui font l'espoir de la famille. L'apiculteur qui a fait son devoir est tranquille sur leur sort ; il sait qu'il n'y a pas de colonie orpheline dans son rucher ; il a réuni les ruches faibles ; de trois côtés, devant, dessus et derrière, ses protégés ont des provisions suffisantes pour braver la mauvaise saison ; l'air nécessaire ne leur fait pas défaut non plus, car le trou de vol est ouvert dans toute sa largeur, mais à une hauteur de six millimètres seulement pour défendre l'entrée aux souris. Cher collègue, sais-tu tes petites bêtes dans ces conditions ? Alors je te serre la main.

Avant de réduire les machines et outils qui ont servi pendant la saison, on a soin de les nettoyer et de raccommoder ce qui est gâté. Les bidons qui ne sont pas employés, surtout les mal étamés, ont besoin d'un récurage de temps en temps. Le bois des cadres de réservé est raclé et cire et propolis sont recueillis séparément. Un mélange de ces deux matières se fait toujours aux dépens de la qualité de la cire, qui y perd sa belle couleur jaune clair.

Un apiculteur m'écrit qu'il a plusieurs petits essaims provenant de souches de qualité qu'il aimerait conserver, mais il craint que ces petits ménages soient trop faibles pour hiverner ; il demande ce qu'il doit faire. De pareilles colonies peuvent très bien hiverner dans une chambre sèche, obscure et où il ne gèle pas ; après une dernière bonne sortie des abeilles en novembre, on rentre ces ruches minuscules et après les grands froids on les sort de nouveau. Chaque hiver fait des victimes et, au printemps, on est heureux d'avoir de bonnes reines de réserve.

Les soirées commencent à devenir longues et procurent à beaucoup d'entre nous du loisir. L'apiculteur intelligent profite de ces moments pour étudier un bon ouvrage dont notre bibliothèque est si riche. Que de bévues, que d'ennuis, que de dépenses on éviterait, que de tourments et de tracasseries on épargnerait à nos pauvres bêtes si on voulait se donner la peine d'acquérir à fond la théorie avant de se mettre à la pratique ! Le baron de Berlepsch avait certainement raison de dire : « Avant tout apprends la théorie, sans cela tu resteras toute ta vie un méchant gâte-métier. »

Les soins que les abeilles réclament de la part de l'apiculteur pendant ce mois se réduisent donc à peu de chose ; mais en homme consciencieux il ira cependant de temps en temps faire une visite à son rucher ; il y a souvent de l'imprévu causé soit par la méchanceté des hommes, soit par des ennemis inconscients.

ULR. GUBLER.

A MOUTIER

Le 30 septembre dernier, la Fédération des apiculteurs jurassiens avait à Moutier son assemblée générale, renvoyée à cet automne pour la faire coïncider avec l'exposition. Cette assemblée, souvent peu nombreuse, l'était cette fois au point qu'après avoir changé une première fois de salle, elle se trouvait bien à l'étroit dans le local mis à sa disposition à l'hôtel de la Gare. M. Mahon, bien connu des participants à l'assemblée de Delémont, présidait en l'absence de M. Ruffy. Et dehors, la pluie tombait à torrents. Le grand sujet, traité par M. Chausse, était : L'augmentation du rucher. Cette année, il est vrai, la question s'est résolue d'elle-même, et surabondamment, par un essaimage inusité, et si les débutants peuvent se figurer qu'il en va toujours de même, l'avenir les détrompera, espérons-le. M. Chausse a passé rapidement en revue les diverses manières d'arriver à l'augmentation désirée, si bien que les vieux ruchards eux-mêmes restaient étonnés qu'il y en eût tant, et si peu de bons. Après avoir fait en quelques mots convaincus, et comme il convient, le procès des essaims artificiels, propagateurs de loque, M. Chausse expose longuement, entrant dans les plus petits détails, la méthode de multiplication par la formation de nucléus, mode de faire qui pratiqué intelligemment, exclut totalement le danger d'infection du couvain. Son exposé clair, plein de sages conseils, aura, espérons-le, pour effet, de modérer la folle ardeur de maints débutants, de ceux du

moins qui ne cachent pas dans un coin de leur cervelle l'illusion néfaste du « plus malin que tout ça », et savent tendre la bonne oreille.

On s'assagit, décidément, en apiculture. Il en est trop déjà qui, grisés des progrès accomplis et des perspectives ouvertes, ont cru pouvoir tout oser, et ont fait de désastreuses expériences. Laisser aux abeilles tout le miel du corps de ruche, ne pas diviser le nid à couvain, marcher piano dans la multiplication de ses colonies, ne pas craindre de mettre dans les nucléi beaucoup d'abeilles, se faire une règle absolue, inviolable, de ne jamais, et sous aucun prétexte, risquer d'affaiblir une ruche au point de mettre en danger le couvain existant, voilà des règles qu'on ne discute plus. La nature veut bien permettre à l'homme de lui aider, mais non pas de la violenter. Instruire de cette vérité fondamentale les apiculteurs commençants, et d'autres aussi, aisément tentés d'oublier qu'ils ne sont que les propriétaires, et non les maîtres de leurs abeilles, est une œuvre fort utile, à laquelle M. Chausse a, par son travail, collaboré de louable manière. Les applaudissements de l'assemblée le lui ont bien dit.

Un intéressant entretien a suivi, dans lequel on a longuement discuté des mérites et des inconvénients des nourriceries et des ruchettes de fécondation préconisées par M. Lutz. Les nourriceries, c'est l'avis général de ceux qui en font usage, rendent de précieux services. Mains apiculteurs, le soussigné est du nombre, ont par leur moyen, conservé facilement et dans d'excellentes conditions, pendant les néfastes périodes de juin et juillet derniers, de jeunes reines non fécondées, qui autrement eussent été vouées à la destruction. Quant aux petites ruchettes vitrées, c'est autre chose ! les abeilles paraissent unanimes pour faire entendre que ça ne fait pas leur affaire. Elles veulent bien, en général, ne pas fausser compagnie à la jeune reine jusqu'à son vol de fécondation ; mais elles paraissent n'attendre que ce moment pour déguerpier avec un parfait ensemble, et quand le propriétaire arrive, ses lunettes bien essuyées, pour reconnaître si sa reine rapporte les signes décisifs, il trouve la place évacuée. D'intelligentes améliorations ont été proposées et donnent, semble-t-il, de meilleurs résultats. J'incline, pour ma part, à renoncer aux boîtes d'un seul rayon. Il ne sera plus aussi facile de voir la reine et les œufs ; mais Sa Majesté et ses compagnes auront au moins l'illusion de se croire chez elles, ce qu'elles n'admettent pas lorsqu'elles ne disposent que d'un petit rayon, sans espace pour en édifier un second. Il est dit qu'en apiculture, comme en toutes choses, il y aura toujours du travail pour les chercheurs.

Mais trêve aux longs discours. Laissons la pluie tomber, et allons dîner : il y a encore à voir toute l'exposition, dont on dit merveilles.

Modeste exposition agricole jurassienne dans l'idée première de ses promoteurs, elle a fini par embrasser tous les domaines, si bien qu'une fillette que j'interrogeais, avant d'y être allé moi-même, sur ce qu'elle y avait vu, a pu répondre en toute vérité : « Toutes sortes ». Voulant quelque chose de plus précis, et sachant d'ailleurs que la sagesse parle souvent par la bouche des enfants, je m'adressai à d'autres. L'un me parla entre de longs éclats de rire d'un cycliste et de ses drôlatiques aventures, d'un voyage à la lune, etc. ; il n'avait vu que le cinématographe ; un second, pour qui la ménagerie seule existait, cherchait à imiter les rugissements du lion ; un troisième pourtant avait vu des lapins. « Bien, mon ami, et quoi encore ? » Et voilà mon gamin engagé dans la description enthousiaste d'un carrousel à deux étages. Assez ! allons-y nous-mêmes.

Dignes et impassibles, nous avons résisté aux séductions du parc de plaisance ; le lion a rugi en vain ; les petites demoiselles du tir aux pipes, qui nous offraient gentiment un fusil, n'ont pas eu plus de succès. Sur un pont de bois rustique, dont l'existence sera éphémère, nous franchissons la Birse, qui a pris aujourd'hui son allure la plus sauvage, donnons un rapide regard au jardin anglais, aux allées immenses couvertes de sable blanc, au pavillon d'horticulture dont le principal attrait, pour beaucoup, est une collection de champignons patiemment élaborée, puis à la partie forestière, qui offre pourtant des curiosités inédites, et nous pénétrons dans le vaste hangar destiné aux produits agricoles, local dont l'apiculture, qu'on n'a pu, avec la meilleure volonté, grouper d'une façon heureuse, occupe l'une des extrémités. Outre quelques apiculteurs isolés, qui ont exposé pour leur propre compte, étalant avec beaucoup de goût des richesses fort inégalement réparties cette année, les deux sections du Jura ont fait des groupes collectifs d'un bel effet.

Les pyramides de bocaux, les sections, les capotes de paille et de verre offrent aux visiteurs et aux guêpes leur alléchant contenu. Un exposant qui a ses sections à découvert fait remarquer d'un air de triomphe qu'elles ne sont pas plus attaquées que tant d'autres, mises sous verre, et, pour le moment, c'est vrai. Les pains et les figures de cire s'ingénient à donner à l'ensemble la note artistique, et l'étalage des bonbons au miel, que la Fédération a fait fabriquer et fait vendre à son profit par une accorte demoiselle en tablier blanc, est tout à fait irrésistible.

L'outillage complet, la menuiserie apicole, sont également représentés et font l'objet de nombreuses appréciations, remarques, critiques bienveillantes, de la part de M. Vielle-Schilt, président du jury et présent pour la circonstance.

Excellente occasion de s'instruire. Quant au miel qui remplit les

bocaux alignés en rangs serrés, étage sur étage, avec leurs gracieuses étiquettes, on ne peut s'empêcher, à leur aspect, de répéter l'exclamation d'une toute petite fille de ma connaissance à la vue du ramoneur : « Il est beaucoup noir ! » Pour la plus grande partie, c'est du pur cambouis. Peu importe, il n'en restera guère, dans un an d'ici.

Que dire des autres parties de l'exposition agricole ? Tel lecteur voudrait quelques détails sur les superbes collections de fruits qui réhabiliteraient l'été de 1909, si la sentence qui le frappe n'était irrévocable. La collection résultant de l'enquête organisée par l'Ecole cantonale d'agriculture, en vue de déterminer quelles sont les espèces de fruits les plus à recommander pour le Jura, offre un intérêt particulier et aura sans doute un résultat pratique de grande valeur. La riche exposition de la Société d'agriculture d'Ajoie, embrassant tous les produits du sol, nous transporte dans un véritable eldorado ; celle de l'Orphelinat de Champfahy, près Neuveville, donne une leçon très suggestive sur la valeur des engrais artificiels appliqués intelligemment, et en toute connaissance de cause. Rendons ici un hommage bien mérité à M. le professeur A. Rossel, infatigable dans ses efforts pour initier nos agriculteurs à l'emploi rationnel des divers engrais fournis par l'industrie. Nous avons vu des gerbettes de blé dont le langage, à cet égard, est plus éloquent encore que celui des innombrables machines agricoles, toutes pimpantes et fraîchement vernies, alignées sous leur vaste hangar. Admirons pourtant comme ils le méritent les petits moteurs électriques capables d'actionner des machines de toutes sortes, entre autres de minuscules scieries ou de gentils petits moulins qui donneront à chaque agriculteur la possibilité d'être son propre meunier et d'obtenir la farine idéale, complète, non plus répartie en trente-six catégories comme celle des minoteries modernes, et le pain savoureux et substantiel du vieux temps. Un bon point aussi aux petits fours légers et transportables destinés à cuire le pain, sécher les fruits, etc. Pauvres boulangers, tenez-vous bien !

Parlerais-je des bicyclettes, des automobiles ? Non, n'est-ce pas ? Mais voici encore le pavillon de l'électricité. Profane en la matière, j'admire sans tout comprendre, me réjouissant naïvement de voir comment cet agent merveilleux se plie petit à petit aux multiples besognes d'une bonne à tout faire, ...et c'est une servante si propre !

Il faut monter encore dans le vaste bâtiment scolaire, rempli depuis le sous-sol, qui sent puissamment le fromage, et pour cause, jusqu'au troisième étage, qui offre aux regards surpris une véritable exposition de peinture, avec quelques œuvres de réelle valeur, ce que

je répète après des gens très compétents. Arrêtons-nous une heure au moins, il y faudrait une journée, dans les deux salles consacrées à l'histoire.

Ici expirent tous les bruits de la foule, tous les sons plus ou moins mélodieux qui montent des baraques, ou des gramophones, des orchestrions qu'on fait marcher à l'étage au-dessous avec une pièce de dix centimes, et l'on se replonge, rêveur, dans le passé. Du siècle de Charlemagne à Napoléon, le Jura redit là son histoire. Les vieux parchemins évoquent tour à tour Charles-le-Gros, Henri II, dit le Saint ou le Boiteux, étant apparemment l'un et l'autre, Barbe-rousse, Charles-Quint, et bien d'autres non moins illustres. Voyez encore l'acte de naissance de Jean Bart, que Corban, comme on sait, revendique pour sien, et cet autre papier, moins vénérable, mais très regardé parce que Bonaparte l'a signé de sa vilaine écriture.

Aimez-vous les vieilles armes, les vieilles estampes et les vieux costumes ? alors, restez ici. Toutes ces collections, formées hâtivement et sans préparation, font songer aux trésors que l'on pourrait rassembler, et quel intéressant musée jurassien on formerait, si l'on fouillait bien partout.

Passons à l'exposition scolaire, d'où l'on remporterait l'impression que tous les élèves de nos écoles sont des artistes, si l'on n'avait l'expérience déjà longue du métier. Accordons un intérêt spécial et mérité aux expositions du Technikum de Bienne, de l'Ecole d'horlogerie de St-Imier, de l'Ecole d'agriculture de Porrentruy, et que nul n'ose dire qu'on n'y travaille pas sérieusement. Si la lutte pour la vie devient toujours plus âpre et plus difficile, du moins cherche-t-on à armer les jeunes gens qui vont l'affronter. De tout l'ensemble de l'exposition se dégage l'impression d'un immense effort de l'humanité pour s'élever plus haut, pour réaliser d'incessants progrès, atteindre une situation meilleure, se procurer plus de bien-être, disons le mot, plus de bonheur. En face d'un pareil spectacle, qui se renouvelle dans le monde entier, le cœur se serre en songeant que l'humanité reste aussi anxieuse, aussi tourmentée, aussi malheureuse qu'elle ne l'a jamais été. Il faut croire que les conditions matérielles de l'existence ne sont pas tout pour le bonheur ; il faut même s'en réjouir. Tout viendra en son temps.

Il resterait à passer en revue, dans les différentes salles, les produits de nos multiples industries, et il y en a tant que c'est à croire qu'on fait de tout chez nous. Des gens très occupés, passionnés d'histoire naturelle, étalent même à nos yeux de très belles collections de papillons, d'oiseaux empaillés, de minéraux. Dans telle salle, les dames se pressent et s'extasient longuement sur les merveilles accomplies par d'habiles brodeuses ; que nous voilà loin

de l'apiculture ! L'élégante vitrine de la maison Brunner & Cie à Petit Lucelle, remplie de pipes et de porte-cigares, va peut-être nous y ramener. Mais non, il n'y a point de pipes d'apiculteurs à l'exposition. Il n'y a pas non plus d'aéroplanes ; à cela près, je crois presque qu'il y a de tout.

Allons faire encore une rapide visite à la patiente vendeuse de bonbons au miel. Les enfants qu'on a laissés à la maison attendent quelque chose de plus substantiel que nos rapports enthousiastes ; un petit paquet, ou même un gros, bien ficelé de rose ou de bleu fera leur affaire. Voilà, c'est fait, nous pouvons nous en aller.

E. FARRON.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA PLURALITÉ DES MÈRES

Pendant ces dernières années, la littérature apicole a fait grand tapage à propos d'une méthode inventée par M. Alexander, grand propriétaire d'abeilles américain (décédé malheureusement au cours de ses expériences) dont l'objectif ne tend à rien moins qu'à avoir dans une même colonie un grand nombre de mères vivant en bonne harmonie et pendant simultanément sans être isolées par des séparateurs. Suivant l'auteur, outre les populations phénoménales en résultant, ce système présenterait l'immense privilège de supprimer l'essaimage tant redouté

On comprend aisément que la réunion de semblables avantages, s'ils étaient pratiquement réalisables, soit faite pour séduire l'apiculteur, puisque les fortes colonies sont les seules rémunératrices.

A supposer que les choses se passent conformément à l'article paru dans le numéro de février 1908 (page 37) de l'*Apiculture nouvelle*, ce que nous voulons admettre momentanément, bien que cela soit en désaccord avec l'histoire naturelle de l'abeille telle qu'elle est admise de nos jours, voyons, par quelques calculs reposant sur des données connues, à quoi serait susceptible de nous entraîner la présence des 14 mères que M. Alexander dit, dans le numéro du 7 septembre 1907 (page 270) du même journal, être parvenu à faire vivre côte à côte.

En multipliant par 14 les 3000 cellules (chiffre plutôt inférieur à la réalité) qu'exige en mai la ponte journalière de toute mère prolifique, nous en obtenons 42,000 qui, multipliées par 21, nombre de jours nécessaires à l'évolution du couvain, donnent 882,000. Divisons ce résultat par 850, total des cellules à ouvrières que contient

le décimètre carré et nous aurons une surface de 1037 décimètres carrés, soit environ 86 rayons, sans tenir compte de la place nécessaire aux provisions de miel et de pollen, ni de la majoration due aux cellules à faux bourdons qu'on ne saurait, malgré toutes ces précautions, éviter complètement. Avec la ruche D, type à 11 cadres, il faudrait donc, rien que pour le couvain, au moins 9 corps de ruche superposés. Ajoutons-y, dans les années moyennes, 1 hausse par mère pour la récolte et nous atteignons la hauteur déjà fort respectable de 5 mètres. Que serait-ce dans les années semblables à 1907, où 2 hausses par colonie ne possédant qu'une mère n'avaient rien d'exagéré ?

Quoiqu'il n'en ait rien dit, il faut croire que l'idée « qui peut le plus peut le moins » a, dans l'esprit de M. Alexander, présidé à l'expérience en question. Autrement ce serait inadmissible.

D'un article paru dans le numéro d'août 1908 du journal en question (page 238), il ressort qu'à partir du mois d'octobre M. Alexander n'a pas pu réussir à conserver plus d'une mère en liberté et que tout est à recommencer au mois de mai, moment où, paraît-il, ces dames sont disposées à revenir à de meilleurs sentiments et à faire acte de tolérance les unes vis-à-vis des autres.

Dans un milieu où les sources du nectar jaillissent presque uniquement des blés noirs, c'est-à-dire tardivement comme tel est le cas de M. Alexander, à la rigueur cela peut donner un bon résultat, mais tout autrement les choses se passeraient-elles chez nous où la récolte ne dure qu'un mois et commence à fin mai, époque où la population fournie par les dites mères commencerait à peine à être apte à butiner. Or dans ces conditions, loin d'être un rapport, nos abeilles deviendraient une lourde charge à entretenir.

Avant que M. Alexander eût fait cet aveu qui, il faut le reconnaître, témoigne en faveur de sa bonne foi, nous avions pensé que ce procédé pouvait être appelé à rendre de grands services aux éleveurs en leur facilitant la conservation d'un grand nombre de mères jusqu'au printemps, et déjà nous entrevoyions une réduction sur cet article, d'un prix plutôt élevé à cette époque. Hélas ! ces dernières ayant préféré se déclarer une guerre à mort plutôt que d'entrer dans cette combinaison, tout est à vau-l'eau et nous voici Grosjean comme devant.

Peut-être par un travail de sélection de longue haleine parviendrait-on à modifier heureusement le caractère de ces mères grinchues et à les rendre plus sociables. Laissons à MM. les éleveurs, qui en somme sont les véritables intéressés, le soin d'entreprendre cette cure et d'empêcher que le naturel ne revienne au galop. Quant à

l'apiculteur travaillant en vue du miel, qu'il se contente de prendre pour règle de conduite :

1° de ne tolérer dans son rucher aucune mère âgée de plus de deux ans ;

2° de ne confier l'élevage de celles-ci qu'aux colonies offrant les qualités requises sous tous les rapports : population, travail, douceur de caractère, etc. ;

3° de n'hiverner que de fortes populations ;

4° d'avoir à sa disposition, bien entendu s'il s'agit d'un rucher important, quelques ruches destinées à être, le cas échéant, sacrifiées pour venir en aide à celles auxquelles un appoint serait utile.

En procédant ainsi, il s'en trouvera beaucoup mieux que de se lancer dans les complications où l'entraînerait la pluralité, laquelle n'est, à notre avis, qu'une chimère, oiseau qui, dit-on, fait son nid dans les cervelles.

A. PRÉVOST.

SIMPLE OBSERVATION

Bellinzona, le 12 octobre 1909.

J'ai lu avec intérêt dans le N° 4 de votre estimable *Bulletin* l'opinion d'un apiculteur américain à propos des colonies à plusieurs mères, opinion recueillie, par M. Dadant au cours de son merveilleux voyage à travers les Etats-Unis.

Notre illustre confrère d'Outre-mer trouve qu'il serait heureux si l'on pouvait avoir au printemps des colonies avec deux mères, car leurs populations se développeraient plus vite; mais que cela est impossible.

Comment ce monsieur sait-il que ces populations se développeraient plus vite que d'autres, du moment que c'est impossible à obtenir ? Qu'il me permette de ne pas partager son opinion car moi qui me suis livré toute l'année à des expériences en ce sens, je puis en conclure autrement.

La coexistence de plusieurs reines dans une même ruche est une chose qui était reconnue impossible il y a seulement quelques mois; aujourd'hui, devant les preuves irréfutables du contraire on s'incline, mais on soulève, faute de mieux, et *a priori* des difficultés absolument imaginaires.

Pourquoi serait-il impossible à un essaim, lequel a passé tout l'été avec trois mères, pourquoi serait-il impossible, dis-je, à présent qu'il a une population entièrement issue de ces mêmes mères, d'atteindre le printemps prochain dans les mêmes conditions ?

J'ai beau chercher, je n'en vois pas la raison.

Mais si, par un fait inexplicable, cela était réellement, comment peut-on dire que sa population se développerait plus vite, si le fait n'a pas pu être contrôlé, faute de pouvoir lui faire passer l'hiver?

Allons, Messieurs, laissons au temps le soin de nous éclairer là-dessus.

J. MONA.

CORRESPONDANCE

Le 27 juin les membres de la Section d'apiculture de la Côte neuchâteloise étaient invités à se réunir à la Béroche, en compagnie des sections de Grandson et du Val-de-Travers. Le programme de la journée étant très varié nous nous rencontrons nombreux à Gorgier chez M. Henri Bourquin, député, où, malgré la pluie, une visite sommaire du rucher eut lieu. Les abeilles logées dans des ruches Dadant, Fusay et Layens n'attendent que le beau temps pour compléter les hausses commencées. Le rucher se trouve dans un état prospère et témoigne des soins d'un apiculteur entendu. Après la collation traditionnelle, visite du rucher de M. Baillod, très bien entretenu par son propriétaire; là encore nous voyons que rien ne manque que des journées de soleil pour produire une récolte abondante.

Le château de Gorgier, situé admirablement au milieu d'arbres séculaires, reçoit ensuite une courte visite où nous admirons les magnifiques jardins, les serres où le raisin mûrit déjà, les appartements avec leur somptueux ameublement et surtout la vue ravissante dont on jouit depuis les créneaux. On réserve les ruchers de Mlle de Rougemont et de M. Lambert pour une prochaine visite, car le dîner nous attend auquel prennent part une cinquantaine d'apiculteurs avec quelques dames.

A 2 heures nous arrivons au Devens, maison de travail pour les trois cantons de Vaud, Genève et Neuchâtel. Le directeur, notre aimable collègue M. Lutz, nous présente ses ruches récemment déménagées de Berne. Toutes ont de fortes populations qui promettent un résultat réjouissant si Jupiter Pluvius n'y met pas son veto. Un élevage de reines commencé a quelque peu souffert du mauvais temps. Pendant la collation aimablement offerte. M. Emile Bonhôte nous fait un récit détaillé de la réunion de Delémont. Mais le temps presse et nous prenons congé de notre hôte pour nous rendre encore à Fresens. Depuis notre dernière visite M. Porret a considérablement augmenté son magnifique rucher où une cinquantaine de

colonies, l'une plus prospère que l'autre, attendent impatiemment le beau temps.

Quelle récolte notre collègue va faire dans cet Eldorado des abeilles où les champs d'esparcette fleurie s'étendent à perte de vue ! Aussi l'encourageons-nous à mettre sans tarder les secondes hausses. L'hospitalité neuchâteloise bien connue ne permet pas de nous laisser partir sans une nouvelle collation à laquelle tout le monde fait honneur et nous quittons ce lieu charmant en remerciant notre cher collègue de sa cordiale réception. Somme toute : excellente journée instructive qui laisse, certes, à tous un agréable souvenir.

Neuchâtel, le 28 juin 1909.

Célestin BÉGUIN.

L'OISEAU A MIEL

Avant le coucher du soleil, je me mets en chasse, et j'ai fait quelque chemin, quand, devant moi, vient se poser un oiseau bien curieux. C'est le coucou indicateur, l'oiseau à miel.

De la taille d'un gros-bec, son plumage est d'un gris jaunâtre. Sa peau épaisse sert, disent les Cafres, à le protéger des aiguillons des abeilles. Aperçoit-il un homme, il accourt se percher sur un arbre et entonne sa chanson. « Chir, chir, chir ! » crie-t-il. Ce que je ne saurais mieux traduire que par : « Vite, vite, vite ! » Oui, va vite, voyageur, derrière ton petit guide, chercher le miel parfumé que les laborieuses abeilles ont entassé pour toi, dessert offert par la nature prévoyante.

Dès que son appel a été compris, le coucou quitte son perchoir, part d'un vol saccadé et va se poser ailleurs. Il continue cette manœuvre jusqu'au terme de son voyage. Là, il se pose sur l'arbre qui renferme le trésor convoité. Si les abeilles ont élu domicile sous terre, il choisit le baliveau voisin. Puis il change de langage. C'est un appel assez doux, scandé, qui semble dire : « C'est là, c'est là ! ». Une seconde d'attention suffit pour découvrir l'entrée de la ruche ; un peu de feu et beaucoup de fumée en chassent les économes ouvrières ; l'orifice est débridé à la hache, suffisamment pour en extraire les gâteaux, et l'on abandonne au petit cicerone les larves dont il fait ses délices.

Le coucou indicateur se fait l'allié d'une variété de ratel, que l'on appelle faussement l'ours à miel. Celui-ci possède des ongles puissants et une peau à l'épreuve des piqûres. Il monte à l'assaut de la ruche sous un nuage d'abeilles, et dévore le miel, abandonnant les larves à son associé.

Le coucou indicateur vous conduit aussi au repaire des fauves, parce qu'il sait trouver près d'eux des ossements, et il espère qu'en les remuant vous lui offrirez un régal de larves de dermestes.

(Tiré de *Trois années de chasse au Mozambique*, par G. Vasse, *Tour du Monde*, 1908, n° 20.)

Et vous, camarades apiculteurs, qui avez sans doute sur la conscience plus d'un bel essaim primaire, envolé sans retour, comme vos rêves de jeunesse, que pensez-vous de ce coucou de Mozambique? S'il pouvait s'acclimater dans nos bois de chênes et de sapins, ne serait-ce pas gentil d'aller à la chasse des essaims, plutôt que de les faire venir de Mont-Jovet... ou d'ailleurs. H.

ÉCOLE PRATIQUE D'APICULTURE D'ÉCONE,
près Riddes (Valais).

Monsieur,

Je viens par ces quelques lignes vous donner mon petit rapport de fin d'année 1909.

L'année apicole que nous venons de passer a été très mauvaise et désagréable par ces retours de temps froid. Les abeilles ne sont pas montées à la hausse avant d'avoir rempli de miel le corps de ruche. Ce concours de circonstances défavorables a certainement été la cause que beaucoup d'apiculteurs n'ont fait qu'une très petite récolte. Nos ruches étaient encore assez fortes, malgré ce temps froid, parce que l'hivernage avait été un des meilleurs depuis dix ans. Une colonie hivernée avec la hausse avait déjà du couvain sur six cadres à la fin février. Pour notre exposition au nord nous estimons que l'hivernage avec la hausse est de beaucoup préférable à la réduction des cadres du corps de ruche, à la condition toutefois de les enlever à la fin février après deux à trois journées de bonne sortie. J'estime qu'il serait très utile de conseiller aux débutants de ne plus hiverner sur sept à huit cadres, mais de laisser tous les cadres aux ruches faibles et la hausse aux plus fortes. Il va sans dire qu'il faut mettre le paillason au lieu de la planchette afin de laisser passer les vapeurs d'eau.

Trois années d'expériences m'ont tout à fait convaincu que cet hivernage est très avantageux à l'effet d'empêcher le dépeuplement des colonies pendant les mois de janvier et février. Les colonies sur six à sept cadres se dérangent déjà à la température de 3 à 4°, tandis que les colonies hivernées avec la hausse ne sortent guère à 10 et même à 11°, quand cette température ne dure que deux ou trois jours.

Je laisse à monsieur le président juger de cette manière de faire; vous pouvez la publier ou non.

Nos fortes colonies sont hivernées avec la hausse et pèsent 59 à 60 kilos; c'est la provision de miel qui se trouvait dans le corps de ruche et j'ai extrait 27 kilos de miel en moyenne par ruche.

Dépense de la ruche sur balance en septembre: 1100 grammes.

Jean MASSY.

CHRONIQUE GÉNÉRALE

Tué par les abeilles.

Un paysan allemand nommé Klemke a été piqué si sévèrement par ses abeilles qu'il a succombé après de terribles souffrances, raconte les *Leipziger Neueste Nachrichten*.

Chez nos voisins.

Au 31 décembre 1908, la Société suisse des amis des abeilles comptait 7078 membres répartis en 109 sections, soit une augmentation de 132 membres et de 3 sections sur l'année précédente. La Société a eu son assemblée annuelle à Lucerne, les 3 et 4 octobre dernier.

La récolte dans la Suisse allemande en 1909.

Sauf quelques régions favorisées comme l'Emmenthal, l'Oberland bernois, une partie du canton de Lucerne, où la récolte a été, paraît-il, très bonne, la Suisse allemande enregistre une mauvaise année de plus. C'est du moins l'impression qui se dégage à la lecture des journaux régionaux qui publient les doléances des apiculteurs.

A ce sujet, un correspondant du *Berner Volksfreund* qui signe « Un vieil apiculteur » se plaint d'un ennemi de l'apiculture qui n'est pas nouveau et qu'on rencontre ailleurs que dans le canton de Berne. Cet ennemi est le débutant qui, se croyant perdu lorsqu'il lui reste quelques kilos de miel invendus immédiatement après la récolte, s'en va partout clamant que la saison a été extraordinaire et cède son miel à un prix dérisoire, quitte à nourrir ses abeilles au sucre.

Ce débutant, que vous connaissez tous, est en effet un être dangereux. Il peut cependant être facilement rendu inoffensif. Il n'y a pour cela qu'à l'enrôler dans une section et à faire son éducation; éducation d'apiculteur s'entend.

Le « Vieil apiculteur » rapporte que dans sa région qui est en somme une contrée favorable aux abeilles, il y a eu, de 1890 à 1909,

cinq très bonnes, cinq bonnes et dix mauvaises années. Il n'y a donc jamais lieu de s'effrayer d'un peu de miel invendu. Peu de marchandises se conservent aussi bien et ce qui ne trouve pas d'amateur une année s'écoulera facilement et à un bon prix l'année suivante.

J. M.

NOUVELLES DES RUCHERS

M. J. Uldry, Villariaz (Fribourg), 8 septembre. — La récolte est en dessous de la moyenne; 8 kilos par ruche. C'est facile à comprendre par le temps qu'il a fait : nuits froides, vent, bise, qui ont beaucoup diminué le nectar et empêché les chères bestioles d'en profiter.

Mes vingt ruches, avec lesquelles j'ai commencé la campagne, m'ont donné six essaims naturels. J'ai, en outre, essayé un petit élevage de reines et j'ai réussi à former quatre nucléi qui marchent très bien. J'en aurais fait bien davantage, mais le temps me manquait à cause de la fabrication des feuilles gaufrées. J'ai distribué 30 kilos de sucre pour compléter les provisions d'hiver et j'espère pouvoir arriver à la prochaine récolte sans craindre la famine au rucher.

M. Stahlé, Coffrane, 9 septembre. — Rien de spécial à remarquer. Une ruche m'a donné *trois* hausses, mais c'est la seule, une autre *deux*, quant aux autres l'essaimage m'a réduit la récolte à des proportions plus que modestes. A part une ou deux ruches que je réunis à leur voisine, la ponte s'est bien effectuée pendant ce mois et je n'ai pas remarqué d'anormalité dans la valeur des reines, mais les provisions ont dû être complétées dans une forte mesure.

Ce matin, quelques abeilles butinent sur les tilleuls argentés et peut-être ailleurs, car il y a un grand mouvement dans le rucher, mouvement qui, malheureusement, se transforme vers 10 heures en un peu de pillage.

M. Mahon, Courfaivre, 4 octobre. — La mise en hivernage des ruches s'est faite dans d'assez bonnes conditions. Les colonies sont fortes en général, quelques-unes ont encore des faux-bourçons, d'autres du couvain de tout âge. J'en ai trouvé dans quatre rayons à chacune de mes ruches sur balance, ce qui explique la forte diminution de septembre; cependant, je n'ai pas nourri ces ruches.

Malheureusement, il se trouve parmi les vivres laissés dans les ruches une notable proportion de miellat. Espérons que l'hiver permettra à nos abeilles quelques jours de bonne sortie, si non...

M. Comtat, Pregny, 6 octobre. — Les ruches ont généralement de fortes populations en jeunes abeilles pour l'hivernage et c'est le même cas chez tous les apiculteurs de la région. La récolte de miellat a prolongé la ponte, ce qui nous a évité de nourrir fin juillet et août; il n'y a eu qu'à parfaire les provisions en remplaçant le miellat par de bon sucre.

M. Descoullayes, Préverenges, 7 octobre. — A la fin du mois de septembre toutes les ruches ont des populations d'une bonne force. La ponte d'août a été très bonne; donc bonne perspective pour l'hivernage. Miels généralement vendus et recherchés.

M. Woiblet, St-Aubin, 7 octobre. — Le résultat de l'année est maigre; la moyenne est de 7 1/2 kil.

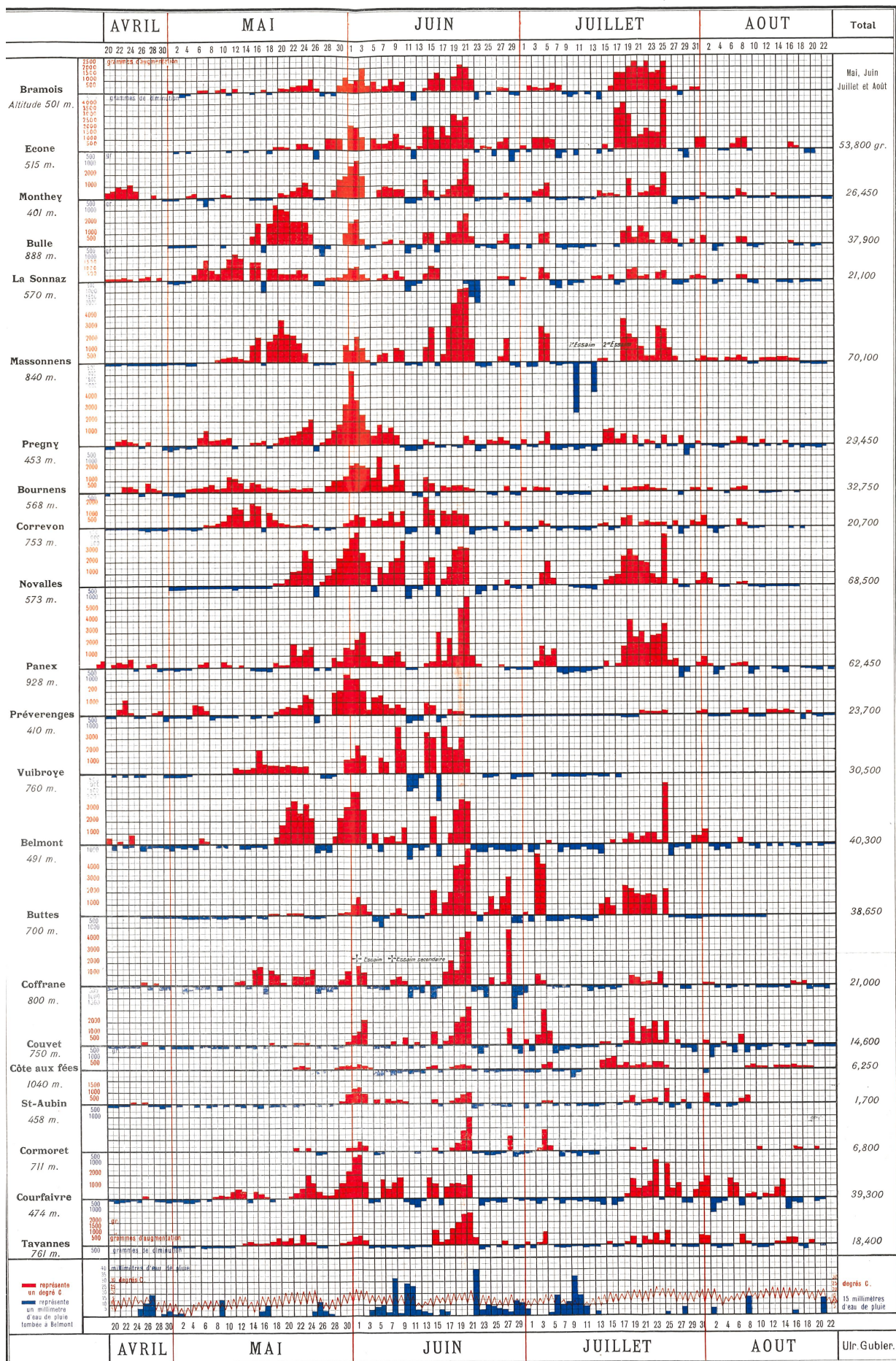


Rucher de M. Mercier, à Penthaz, Vaud. — Vue de l'intérieur.

Les 36 ruches Dadant-Blatt sont indépendantes et mobiles ; elles ont à l'avant un vestibule où l'on peut mettre les cadres pendant les visites ; le fond est mobile ; il s'enlève facilement pour les nettoyages. Pour les ruches du haut, il y a une plateforme (pas d'échelle) roulante avec escalier roulant. L'éclairage est excellent : une fenêtre pour deux ruches, soit 18 fenêtres pour les 36 ruches. En bas il n'y a qu'une rangée de ruches, le côté libre sert à déposer le matériel, à extraire, etc.

Rucher construit par M. Paintard.

RÉSULTAT DU TRAVAIL DE NOS RUCHES SUR BALANCE — 1909



Typ. et Lith. J. MAGNENAT, Lausanne